

La dynamique des représentations dans les contacts interculturels

Patchareerat YANAPRASART

Université de Neuchâtel

This study presents a meeting point between *hidden thought* and *direct speech*, linking anthropology to linguistics. The discursive processing of the social dimension of representations is our study object. Starting from discursive clues to be used as linguistic tools, the study of social categorization provides us with an access route to the reflexion that each enunciator has restructured from his ideas and the position he held, in comparison with what he had experienced in the communication among heterogeneous groups living in the same society.

Within the context of this work¹, we asked French and Thai partners to describe their meetings with the intention of obtaining the phenomena of positioning and explication of representations as well as the evolution of social images, the modification of stereotypes and the ever-changing nature of representations of the "Other" following contacts. Their representations of intercultural contact are thus built on a personal real life-experience.

0. Introduction

La rencontre entre membres de pays différents est en même temps une rencontre de leurs représentations, *représentations sociales* que Mondada définit comme des

Valeurs, idées, images qui ont une double fonction, d'une part celle de permettre aux individus de structurer leur action dans le monde social, d'autre part celle de leur permettre de communiquer, en les dotant d'un code commun. (1998, p. 128)

1 Notre corpus recueilli dans un contexte franco-thaï, notamment des entreprises françaises implantées en Thaïlande, est analysé dans une perspective d'analyse du discours. La collection de données, dans le cadre de la thèse de l'auteur, a été élaborée pendant l'été 1996 et 1997 par des entretiens semi guidés. Nos informateurs ont été invités à parler de leurs pratiques discursives, leur expérience quotidienne, résultant d'un échange interculturel direct. Dans l'objectif d'une analyse de sens par les outils linguistiques, nous avons transcrit leurs mots sous forme de résumé au lieu d'adopter les conventions de transcription destinées à une étude de séquences discursives.

Par cette définition, d'une part, ces représentations supposées partagées constituent un outil nécessaire à l'anticipation des conduites et des rôles avant la rencontre. De l'autre, elles résultent de la dynamique des relations entre les groupes. L'étude des représentations des groupes en contact constitue donc la meilleure référence pour expliciter leur relation. Nous nous situons dans la perspective théorique tracée par Abdallah-Preteceille (1987):

Identité et culture n'existent pas, en fait, de manière objective, mais uniquement à travers les représentations que les individus et/ou les groupes se font de leur propre culture et de celle des autres. Représentations elles-mêmes construites en interdéfinition.

Les groupes s'appréhendent et se comprennent à travers leurs représentations en vue de renforcer leur distinction identitaire si les représentations justifient l'attitude valorisante. Dans le cas contraire, l'attitude relationnellement dévalorisante des représentations demande une redéfinition d'une identité collective pour une cohérence au sein du groupe et une intercompréhension entre groupes. Cette dynamique de l'identification est un processus continu de négociation pour la reconnaissance.

En ce sens, la perception de soi et de l'Autre n'est pas statique mais fonctionne dans un ensemble dynamique. L'étude de la dynamique de la distinction identitaire peut être conduite en utilisant les outils de l'anthropologie interculturelle comme science interprétative. Elle implique une lecture de tout ce qui se passe à travers les représentations régissant toute relation interculturelle. Par ailleurs, le fonctionnement de l'interdéfinition mouvante des couples identité / altérité, identification / distinction, compréhension / conflit peut s'observer grâce à un traitement discursif.

Notre postulat repose sur le fait que c'est par la manifestation discursive du porteur de culture, en tant que représentant du groupe culturel, qu'on parvient à connaître les caractéristiques qu'il attribue à son propre groupe et à un out-group, de même que les types de relations que lui et/ou sa communauté établissent avec ce dernier. De ce point de vue, le discours n'est pas simplement un miroir reflétant les représentations mais occupe une place importante dans leur description collective. Sa nature est double: il est à la fois un produit langagier de groupe et un processus de construction des savoirs communs dont le sens est partagé socialement. C'est dans ce sens que les identités collectives sociales s'édifient sur l'activité langagière.

L'observation linguistique de la dimension préconstruite des représentations sous formes des formules stéréotypées apparues dans les séquences discursives représente un outil essentiel pour mieux saisir la manière dont les individus appréhendent la réalité – en l'occurrence ici le contact interculturel – et leur façon d'utiliser des marqueurs linguistiques distinctifs tels que termes géographiques ou adjectifs qualificatifs, pour distinguer l'in-group de l'out-group.

1. Evolution des représentations sociales dans le discours

Pour bien vivre dans le quotidien, l'homme a besoin d'un ensemble de «recettes» socialement éprouvées, de «méthodes» efficaces pour venir à bout de problèmes «typiques» en utilisant des moyens typiques afin de parvenir à des fins typiques dans des situations typiques. La notion de *typification* est remarquablement relevée par Alfred Schutz.

L'homme, dans son quotidien, interprète son passé, son présent et son avenir en termes de réserve préorganisée de connaissances qu'il a à sa disposition à n'importe quel moment de son existence (1987, p. 200).

La réserve de connaissances dont nous disposons, fondée sur nos expériences passées et présentes, sert de schème d'interprétation et d'anticipation des événements futurs et fonctionne comme un système de référence. L'auteur ajoute que «la réserve de connaissances est prise dans le flux continu et change en se maintenant non seulement dans son étendue mais aussi dans sa structure. Il va de soi que chaque expérience nouvelle vient l'agrandir et l'enrichir» (*ibid*, p. 204). Cette constatation implique l'idée d'un changement de connaissances et de grille d'interprétation en raison de l'expérience nouvelle. L'expérience *précédente* qui constitue une réserve de connaissances à notre disposition au *présent* tend à être renforcée ou modifiée par des activités *actuelles* dont nous bénéficierons *plus tard*. Si l'expérience nouvelle correspond à ce que nous avons déjà vécu, elle tend à consolider notre point de vue sur le monde.

La restructuration de nos références conceptuelles aura lieu au moment où se produira un nouvel événement dont il est impossible d'interpréter le sens, du fait de sa dissemblance par rapport aux expériences déjà vécues. Dans ce cas, l'individu doit reconstruire son schème interprétatif de façon à ce qu'il fonctionne à nouveau.

Si on accepte les arguments de Schutz, les représentations sociales (RS) ont, de notre point de vue, une fonction interprétative. Les RS étant un système de référence, elles font partie de la réserve de nos connaissances. Si la réserve de connaissances disponibles peut changer continuellement, la structuration des RS est elle aussi modifiable. Ce système de référence représente un ensemble de critères incluant des règles de vérification et de falsification. Sensible à l'émergence de nouvelles expériences qui l'auront élargi et restructuré, de même peut-il être modifié pour rester conforme au moment présent. Cela explique pourquoi l'élaboration du schème interprétatif actuel, en l'occurrence d'une RS, reste une condition nécessaire pour une interprétation efficace des comportements futurs.

1.1. Stabilité des formules primitives

Dans le premier extrait ci-après, quand le voyageur thaï rencontre le douanier français, il sélectionne tout de suite la forme communicative qui lui paraît le mieux convenir à la situation. Il sait qu'il doit commencer toute communication avec le mot de salutation «bonjour». Procédant selon les attentes de son partenaire français, cet étranger suppose qu'il ne rencontrera aucun échec communicatif pour autant qu'il applique les règles en vigueur dans la société d'origine de son partenaire.

Extrait no 1

A l'aéroport, j'ai beau avoir dit bonjour à un douanier, il ne m'a rien répondu en vérifiant mon passeport. Aussi bien dans les magasins que dans la rue, tout le monde se fiche de moi. Les gens ont l'air sinistre, peu accueillant. Ils me traitent comme un moins que rien. Au début, je pensais que les Français détestaient les étrangers. Non, ils sont Français, c'est tout. C'est bien connu, les Français font la gueule.

L'incompréhension surgit du fait que la salutation exprimée n'est pas reconnue. Face à cette situation problématique, ce touriste fait appel à une mémoire collective: «c'est bien connu, les Français font la gueule». Ce locuteur identifie la plupart des comportements des Français en recourant à un trait culturel connu: le visage renfrogné. Ce type de formule d'interprétation se présente sous la forme logique que Py et Oesch-Serra (1993) ont nommée *la formule élémentaire*: tout X est Y.

Dans ce sens, la formule tout X est Y

= «Ils (les Français) sont Français».

Le Y dérive: 1) d'une catégorisation issue de l'expérience subjective, peut-être renforcée par une représentation sociale du groupe d'appartenance:

= «Je pensais que les Français détestaient les étrangers»

2) d'une successive généralisation qui provient probablement d'une représentation acquise en pays d'accueil:

= «c'est bien connu, les Français font la gueule»

et qui annule l'opposition Français / Non-Français.

La cohérence entre les schémas préconstruits et les expériences nouvelles rassure l'énonciateur sur l'efficacité du modèle d'interprétation acquis au sein de sa société d'origine. Le rôle «des formes figées, imperméables à l'expérience» est «non pas de décrire des faits, mais de donner un sens à ce qui en paraît dénué» (*ibid.*, p. 77).

1.2. Vérification de la pensée commune

La mise en œuvre d'outils symboliques d'interprétation peut aussi, contrairement au cas précédent, contredire la pensée commune à laquelle s'attache l'individu:

Extrait no 2

Après mes études de licence, j'ai débarqué à Paris, une des villes de rêve pour nous, les Thaïlandais. Mais, très vite, je me suis rendu compte que la France dans ma tête ne correspondait pas à la vraie France. Je ne comprenais pas les Français, pas plus d'ailleurs qu'ils ne me comprenaient. Je peux dire que je suis arrivé à Paris avec une fausse idée.

L'incompatibilité des schémas interprétatifs ne sera d'aucune importance si ce jeune Bangkokois désire simplement visiter Paris sans se mêler à la population. Mais s'il a envie d'y vivre, cela pourra poser problème. Et c'est justement le cas de ce jeune étudiant, parti étudier en France avec un bagage de représentations. Une fois arrivé, il a mis tout ce qu'il avait appris à l'épreuve, afin de faciliter son insertion sociale. Il a très vite découvert qu'il n'était pas dans la France de ses rêves.

Le bouleversement de ce jeune étudiant provient de la non-correspondance entre la réalité fraîchement découverte et les anticipations représentationnelles, recette d'interprétation tout prête qui est à l'origine de l'échec des relations interculturelles. Cette recette est utile comme schème d'expression: «quiconque veut obtenir un certain résultat doit procéder comme indiqué par la recette prévue à cette fin», et comme schème d'interprétation: «quiconque procède comme indiqué par telle ou telle recette est censé comprendre le résultat correspondant» (Schutz, 1987, p. 222). Mis en œuvre dans un contexte étranger, les schèmes tout prêts perdent cependant de leur pouvoir interprétatif. L'apparition d'un contre-exemple remet en question la qualité du cadre de référence.

1.3. Restructuration des modèles interprétatives

Se trouvant dans un nouveau contexte social, il se peut que le nouveau venu doute de l'efficacité du guide d'interprétation partagé en toute confiance avec ses compatriotes. Face à des situations embrouillées, le schème interprétatif considéré comme assez complet lui apparaît à présent comme insuffisant et exige une restructuration. A cet égard, pour cerner de près les mécanismes qui règlent la nouvelle réalité, l'individu se trouve au carrefour de deux pistes. L'une est la mise en œuvre du modèle culturel d'origine dans l'interprétation de la réalité étrangère, l'autre, la mise en application d'une recette interprétative modifiée, distincte de celle qui circule traditionnellement dans le monde d'origine. Ce témoignage illustrera cette hypothèse:

Extrait no 3

Quand on ne connaît pas bien les gens d'un autre pays, on a souvent une image figée qui est la source des préjugés. Au bout de deux ans passés en Suisse, j'ai une nouvelle image des Suisses. Avant d'arriver à Neuchâtel, je me suis toujours demandé si les réflexions qu'on entend sur la froideur, la discrétion et les attitudes antipathiques des Suisses ne venaient pas de la méfiance des Suisses à l'égard des étrangers. On dit toujours que les Suisses sont réservés et très froids. Au début, je me suis aussi sentie déboussolée par la vie suisse. On m'a regardée bizarrement. On a répondu à mon sourire avec un visage boudeur. J'avais même l'impression qu'on se moquait de mon accent. Je me consolais en me disant «Bon, on m'avait prévenue». Et puis finalement ils ont été fantastiques. Ils sont sensés et sensibles, je dirais. Maintenant, j'ai trouvé des gens très sympathiques, honnêtes et sincères, beaucoup plus simples, plus francs que mes compatriotes à la limite. On trouve que les Thaïlandais sont accueillants, toujours souriants et très ouverts. Je suis aussi d'accord sur ce point précis. Une amie française m'a parlé du sourire thaï et cela m'a beaucoup frappé. Elle a dit que «dans les représentations des Thaïlandais, les gens sont souriants, ça reste. Maintenant, c'est une image, il faut voir derrière.» Et c'est vrai. Moi, je considère le sourire suisse comme une marque de sincérité, d'amitié. Bien sûr, ils sourient beaucoup moins que nous, mais lorsqu'ils sourient, on peut leur faire confiance. Ils vous sourient parce qu'ils en ont envie. Cela n'a rien à voir avec le caractère collectif. En fait, j'ai complètement changé mon opinion sur les Suisses. Les Suisses, même s'ils sont apparemment sévères et isolés au préalable, sont en fait un peuple très accommodant. Ils ont malgré tout bon cœur. A part ça, j'admire également les qualités des Suisses: travailleurs, consciencieux, dignes de confiance, ponctuels, efficaces.

Dans ce discours, nous pouvons constater un processus dynamique et progressif des RS au cours de l'activité interactionnelle. La restructuration des RS que se fait cette jeune Thaïlandaise à l'égard des Suisses s'effectue au travers de son expérience particulière, qui l'amène à mettre en comparaison les deux modèles interprétatifs. Elle est arrivée en Suisse avec un ensemble d'opinions préconstruites qu'elle a appliqué automatiquement au nouveau milieu: «Avant d'arriver à Neuchâtel, je me suis toujours demandé si...». Son intégration ultérieure est fonction d'une accumulation d'expériences jugées positives et de rectifications des images stéréotypées: «Et puis finalement».

Du point de vue psychologique, la mise en œuvre du jugement approuvé dans sa société d'origine offre au départ à cette énonciatrice une efficacité interprétative certaine. Du point de vue social, elle assure un certain succès dans l'établissement de relations préliminaires avec les membres de la nouvelle société dans la mesure où le pouvoir prédictif de la formule est perçu comme un indicateur des comportements d'autrui. Ce système est nécessaire pour le nouveau venu en ce sens qu'il structure sa connaissance du monde, lui permettant d'entrer en contact avec le monde extérieur et facilitant les relations interpersonnelles. Néanmoins, l'utilité de la formule de base est assez limitée. L'hétérostéréotype: («les Suisses sont réservés et très froids»), explicitement admis dans un premier temps («Bon, on m'avait prévenue»), est modifié dans la suite du discours: «Au bout de deux ans passés en Suisse, j'ai une nouvelle image des Suisses». La découverte des limites du pouvoir

interprétatif entraîne des réajustements des images figées conformes à l'expérience vécue. Cette évaluation du stéréotype, basée sur des expériences nouvelles, est ce que Py et Oesch-Serra (1993) appellent *l'élaboration de la formule*.

Dans ce discours, l'objet du discours – sourire – est également abordé. La locutrice présente le sourire suisse en comparaison avec le sourire thaï qui, selon elle et son amie française, n'a plus le même sens qu'autrefois. «Et c'est vrai» souligne la confirmation de la locutrice. Notre sujet s'exprime ensuite sur le sourire suisse, qui est «*marque de sincérité, d'amitié*». Avec des expériences accumulées au cours du temps, elle a découvert que les Suisses sourient parce qu'ils en ont envie et que ce n'est pas leur caractère collectif – implicite ici, une pensée préconstruite selon laquelle le sourire thaï représente une nature commune du peuple thaï. Au fur et à mesure, ses contacts avec certains indigènes lui permettent de percevoir un deuxième trait de caractère: (accommodants, sympathiques), traits culturels qui semblent contradictoires par rapport à (sévères, isolés) ou à (réservés, froids). Cette nouvelle référence résulte évidemment de nouvelles expériences.

1.4. *Elaboration des représentations en contexte*

Nous aborderons maintenant un aspect connu, celui de la transformation des RS de l'Autre en fonction du contexte dans lequel celui-ci est observé. Notre intérêt portera de nouveau sur le dysfonctionnement des connaissances; même acquises de façon naturelle et authentique sur un terrain, celles-ci semblent ne plus fonctionner de façon efficace lorsqu'elles sont appliquées ailleurs. Autrement dit, comment les RS à propos des Français sont-elles modifiées quand elles concernent ceux qui vivent hors de l'Hexagone? Ce changement résulte-t-il de l'identité individuelle ou du nouveau contexte? Le discours suivant appartient à une Thaïlandaise qui avait pourtant le sentiment de connaître les Français en France. Nous allons voir comment elle interprète ce changement.

Extrait no 4

Les Français en France m'ont beaucoup impressionnée. Ils étaient sympathiques, serviables et respectueux. Mais les Français qui viennent travailler en Thaïlande sont différents. Ils ne connaissent pas mon pays, mais ils se croient des spécialistes. Ils se montrent supérieurs. Ils se comportent comme des chefs, ils ordonnent plus qu'ils ne collaborent. En fait, ils ne savent rien sur nous. C'est à l'expatrié de s'adapter à la coutume du pays où il vit, à regarder, à observer comment sont les gens, comment ils travaillent. Mais les Français qui sortent de leur pays sont obsédés par l'idée que, quand ils arrivent quelque part, ils sont les meilleurs. Ils ont du mal à reconnaître leurs torts, à accepter les suggestions, les opinions des autres.

En principe, afin d'être accepté par l'Autre, il est nécessaire de se comporter selon les conventions du milieu où l'on se trouve. C'est ce que nous avons fait lors de notre séjour en France et que nous faisons encore même maintenant dans notre pays natal

parce que nous devons travailler avec des étrangers. Mais je trouve que certains Français n'ont pas la même idée. Il faut qu'ils sachent que bien qu'ils vivent parmi leurs compatriotes, ils sont étrangers ici. Si l'on vient dans le pays de l'Autre et que l'on impose ses règles, sa culture aux autochtones, cela ne va pas du tout parce que les gens vont se rebeller. Le conflit est donc évident: nous sommes dans notre pays, mais ce sont les Français qui donnent des ordres. S'ils veulent qu'on suive leurs idées, ils doivent se faire respecter. A mon avis, il s'agit d'un problème d'adaptation.

Les Français en Thaïlande sont vraiment gâtés. Quand ils arrivent, ils sont simples, modestes, courtois et aimables. Ils répètent toujours que tous ont les mêmes droits. Au fur et à mesure que le temps passe, les choses changent. Ils se croient importants. Ils sont invités à l'ambassade. Ils ont un chauffeur qui s'incline à chaque fois qu'ils entrent ou sortent de la voiture. Ils embauchent une secrétaire qui prépare du café. Ils ont une ou deux femmes de ménage. Ici, ils sont surpayés. La vie semble plus agréable qu'à Paris. Là-bas, on voyage en métro. On n'a ni bonne, ni chauffeur. Ici, la belle vie les rend vaniteux, hautains, arrogants. Ils sont exigeants, ils réclament des services et donnent des ordres, même à leurs amis. Ils hurlent quand ils ne sont pas contents. L'esprit colonial est si ancré qu'ils se croient maîtres partout et pensent que nous sommes de fidèles serviteurs. Ces étrangers oublient une chose, c'est que la Thaïlande n'a jamais été colonisée. Et nous sommes fiers d'être Thaïs.

Dans ce témoignage, la locutrice observe les RS des Français en définissant deux sous-classes: celle des «Français en France» constitue une image positive («Ils étaient sympathiques, serviables et respectueux»); celle des «Français en Thaïlande» va dans le sens d'une nouvelle catégorisation, négative («Mais les Français qui viennent travailler en Thaïlande sont différents»). Elle exemplifie son argumentation en liant la façon de se conduire des Français en Thaïlande («Ils se montrent supérieurs») au stéréotype des Français hors de la France («les Français qui sortent de leur pays sont obsédés par l'idée que, quand ils arrivent quelque part, ils sont les meilleurs»). Cette hétéro-image que le sujet attribue aux Français séjournant dans son pays est illustrée par leurs actions déplacées: «Ils ont du mal à reconnaître leurs torts, à accepter les suggestions, les opinions des autres» ou «Ils se comportent comme des chefs, ils ordonnent plus qu'ils ne collaborent».

S'appuyant sur l'image stéréotypée bien connue de l'*esprit colonial*, elle renforce enfin son jugement par la phrase suivante: «L'esprit colonial est si ancré qu'ils se croient maîtres partout et pensent que nous sommes de fidèles serviteurs.» L'usage des *formules stéréotypées* (De Pietro & Muller, 1997) permet à l'individu de se définir en tant que représentant du groupe auquel il appartient. D'une part, il affirme son appartenance au groupe en indiquant que ce qu'il dit n'est pas personnel. D'autre part, il se libère de tout engagement en signalant que ce qu'il dit a été approuvé par sa communauté.

L'énonciatrice décrit le changement des comportements de l'Autre en constatant que «Quand ils arrivent, ils sont simples, modestes, courtois et aimables. Au fur et à mesure que le temps passe, les choses changent». L'emploi de deux conjonctions de temps, *quand* et *au fur et à mesure que*, indique la reconstruction «chronologique» des conduites des expatriés français. L'adverbe

de lieu *ici* est utilisé de manière à faire une comparaison entre ici – en Thaïlande où ils ont un chauffeur «qui s'incline à chaque fois qu'ils entrent ou sortent de la voiture» – et *là-bas* – à Paris où «on voyage en métro. On n'a ni bonne, ni chauffeur». C'est la belle vie «ici» qui «les rend vaniteux, hautains, arrogants». L'élaboration de la nouvelle formule se réalise par l'introduction des adjectifs exprimant des qualités négatives, qui sont liés à certaines actions déplaisantes: «Ils sont exigeants (...). Ils hurlent...». Dans ce discours, nous trouvons deux types d'adjectifs: les uns présentant l'opinion positive (simple, modeste, courtois, aimable) du locuteur à l'égard des Français venant d'arriver en Thaïlande, les autres décrivant les comportements méprisants (vaniteux, hautain, arrogant) de ceux qui y résident déjà depuis longtemps. La prédication positive se rapporte à la qualification positive des Français (sympathique, serviable, respectueux) que cette locutrice a rencontrés en France et qui l'ont «beaucoup impressionnée».

Cet exemple nous amène à constater que les RS sont toujours redéfinies, reconstruites et réajustées lorsqu'elles changent de contexte social d'interaction. La modification, mobilisation et évolution du cadre d'interprétation dynamique et observable dans le discours est donc inhérente aux nouveaux événements, suite à la rencontre et à la fréquentation des autres.

2. Construction de l'identité nationale, ethnique et culturelle dans le discours

L'analyse linguistique des comportements discursifs revêt une grande pertinence pour la description des relations intergroupes. L'*in-group* et l'*out-group* se distinguent par une accentuation des similitudes ou par une exagération des différences de leurs comportements. La coexistence entre groupes conduit à la production d'auto et d'hétéro-représentations de l'identité sociale et nationale.

Les énoncés recueillis lors d'entretiens entre ressortissants français et thaïlandais mettent en évidence cette présence d'une dimension identitaire dans les contacts sociaux de type interculturel. Notre analyse critique nous permettra d'assister à la *co-construction* des savoirs culturels partiellement partagés et à la *co-structuration* des schémas interprétatifs plus ou moins communs aux acteurs sociaux venant d'horizons différents.

Certains malentendus sont rendus possibles par le sentiment d'exclusion qu'un individu peut ressentir par rapport au groupe de l'Autre. En tant qu'étranger dans le groupe, l'individu fait face à un paradoxe: il a besoin de sauvegarder sa propre identité culturelle et, en même temps, il a envie de s'intégrer graduellement au nouveau groupe par la rencontre et la fréquentation de ses membres. Mais, comme en témoigne le récit suivant, la volonté de s'intégrer au nouveau groupe est parfois mise en échec et ce refus est inter-

prété par le sujet comme une discrimination qui aboutit, par conséquent, à la construction de préjugés.

2.1. *Compatibilité dans les structurations des images en contact*

Le narrateur se sert de la technique du discours rapporté pour, d'une part, nous parler de son expérience et, d'autre part, dégrader le comportement communicatif des autres avec lui. Cette technique que Gülich appelle *l'hétérocategorisation rapportée* permet au narrateur de «reconstruire ses actions et ses attitudes antérieures et de leur donner une interprétation» (1997, p. 49).

Dans ce qui suit, l'expérience vécue ne fait que renforcer le pouvoir du schème de référence de la collectivité. L'usage de l'hétérocategorisation rapportée de notre sujet: «*C'est bien connu, les Français ... On sait bien que ce peuple est ...*» a pour but d'expliquer la raison pour laquelle il est traité par l'out-group. Elle fournit un cadre d'interprétation pour le récit qui suit et lui donne un sens (*ibid.*, p. 51):

Extrait no 5

Lors d'une soirée organisée par la société, j'ai décidé de m'asseoir avec mes collègues français pour m'amuser avec eux. Ils savent bien que je ne parle pas couramment le français, alors on se parle toujours en anglais. Ce soir-là, personne à la table n'a changé de langue lorsque je suis venu me joindre à la table.

Quelle serait donc la raison d'employer le français dans cette situation interactionnelle? Est-il possible que l'usage du français ait pour but de mettre le non-natif dans la position de dominé, c'est-à-dire un allocutaire passif? L'usage de spécificateurs (l'adverbe *bien* comme l'adverbe de temps *toujours*) du sujet parlant nous laisse comprendre que, pour lui, le choix de langue dans ce cas est volontaire: il est l'outil que ce groupe de Français met en œuvre pour se mettre en position de dominant et déclarer explicitement qu'il n'appartient pas à leur communauté linguistique. Bien qu'il soit leur collègue, il n'est qu'un participant étranger dont le rôle est limité par l'asymétrie linguistique.

La suite du récit illustre la manière dont le narrateur suppose être catégorisé par ses collègues. Son discours thématise l'hétéro-stéréotype: le concept de discrimination des Français lui sert de cadre d'interprétation:

Extrait no 6

C'est bien connu, les Français ont un esprit discriminatoire. On sait bien que ce peuple est très fier de sa nation et d'être français. Cette fierté les pousse à se croire supérieurs. Au bureau, il existe une zone de distance: au déjeuner, les Thaïs et les Français se séparent pour manger. Aux fêtes, les Français s'amuse entre eux et les Thaïs se réunissent dans un autre coin de la salle. Il me semble qu'ils s'éloignent de nous parce qu'ils sont racistes et se croient meilleurs.

En premier lieu, le locuteur généralise l'identité subjective de ses collègues en la résorbant dans l'identité collective des groupes d'appartenance: nous, les Thaïlandais. Les formes linguistiques, en l'occurrence l'article défini et le pronom personnel, sont utilisées pour catégoriser «les Français, les Thaïs» et pour s'identifier soi-même par rapport à l'Autre: «me, nous, ils». Les deux groupes sont décrits à l'aide d'activités typiques: déjeuner et fêtes.

Cette personne donne du sens aux pratiques de ses collègues en faisant appel au système de représentations préconstruites qui fait partie de son savoir sur le monde. Son observation critique s'appuie sur une vision stéréotypée de l'Autre: «les Français sont racistes». Ce stéréotype culturel, point de départ de son raisonnement, est confirmé par cette expérience nouvelle. Le comportement des Français avec qui il est entré en contact correspond entièrement au comportement prédit par la formule stéréotypée: «les Français ont un esprit discriminatoire». Cette dimension sociale est attestée par «on sait bien». D'abord, l'introduction d'énoncés généralisants permet à la fois à l'énonciateur de se référer aux idées des autres et de s'en distancer. Ensuite, il fournit un exemple de comportement social, l'usage du français en présence d'un non-francophone. Le concept de discrimination fonctionne toujours comme outil d'interprétation prêt à l'emploi. Le locuteur réaffirme les représentations avec «une distance d'interaction». Enfin, la prise en charge personnelle du narrateur (à l'aide de «il me semble que») renforce l'idée préconstruite selon laquelle l'éloignement des Français par rapport à leurs collègues thaïs se base sur le racisme et la supériorité. Le recours à des clichés pour expliquer de tels comportements marque la confirmation de l'appartenance d'abord générale au groupe (du «on» au «nous») et la validation d'un ensemble de représentations partagées. Nous trouvons ici une compatibilité entre la structuration collective et la structuration personnelle des représentations. Les images co-construites par «on», collectivement acceptées par «nous», apparaissent dans «mon» discours qui décrit «mes» expériences.

2.2. Justification du consensus collectif

Dans le discours suivant, la perception et la compréhension d'autrui portent la trace évidente des stéréotypes:

Extrait no 7

Les Français sont râleurs, difficiles et exigeants. Très fiers de leur race, ils se croient les meilleurs. On les entend toujours critiquer les autres, par exemple, les Belges racontent toujours des bêtises, les Suisses parlent lentement. Avant que je ne vienne continuer mes études en Suisse, mon patron français m'a dit ceci: «soyez prudent, les Suisses sont plus hypocrites que les Français». Je lui ai demandé en retour: «est-ce que ça veut dire que les Français sont eux aussi hypocrites?» Un jour, j'ai entendu un homme d'affaires français dire à un stagiaire à peine arrivé en Thaïlande que «les Thaïlandais sont sales, ils crachent partout. Les hommes thaïs sont paresseux».

Dans ce témoignage, les catégorisations de l'identité nationale sont effectuées non seulement à l'aide de noms de catégories «les Français, les Belges, les Suisses, les Thaïlandais», mais aussi à l'aide de noms de lieux (en Suisse, en Thaïlande). On trouve aussi des adjectifs correspondant à des catégorisations typiques, par exemple «rôleurs, difficiles, exigeants, fiers, hypocrites, sales, paresseux».

Les propos de ce Thaïlandais adhèrent explicitement au système de référence de départ: «Les Français sont rôleurs, difficiles et exigeants. Très fiers de leur race, ils se croient les meilleurs». Pour les catégoriser et justifier leur caractéristique nationale – l'esprit critique, – le locuteur recourt à deux ressources de savoirs: le consensus collectif («On les entend toujours critiquer les autres...») et la conviction individuelle qui résulte de deux expériences personnelles dont il assume la responsabilité («mon patron français m'a dit ceci...», «Un jour, j'ai entendu...»). Ce témoignage réunit deux dimensions évaluatives: le discours préconstruit traduit par le pronom indéfini «on» et le discours personnalisé où le pronom personnel «je» indique la prise de position individuelle. Ces marqueurs linguistiques (un déplacement de la prise en charge énonciative (du «on» au «je») et un glissement du général au particulier «par exemple») révèlent un processus de ratification selon lequel la catégorisation stéréotypée préconstruite est d'abord mise en œuvre, vérifiée et en dernier lieu entièrement admise.

2.3. Valorisation des convictions individuelles

Extrait no 8

On dit que les Français sont racistes. Mais ça n'est pas toujours vrai. Les Français dans le sud et dans d'autres villes sont gentils, mais pour les Parisiens, c'est juste. Ils se croient intelligents et n'écoutent pas nos explications. Ils nous contredisent même lorsqu'ils trouvent que ce que nous disons ne correspond pas à ce qui a été écrit dans leur guide touristique. Ils aiment tester nos connaissances quant à la date, à l'année.

Dans son propos, le locuteur recourt aux noms de catégories pour distinguer les Parisiens des Français dans le sud et dans d'autres villes. L'adjectif qualificatif «raciste» est employé pour marquer la caractéristique typique des Parisiens, l'adjectif «gentil» décrivant les Français en général. L'idée du racisme des Parisiens souligne à la fois un savoir et un jugement partagés par le locuteur et les autres en généralisant son propos («on dit que»). Les verbes désignant des activités typiques sont une autre forme linguistique à laquelle recourt le locuteur pour stéréotyper les Parisiens qui «se croient intelligents, n'écoutent pas nos explications, nous contredisent, aiment tester nos connaissances».

Les catégories apparaissent sous des formes grammaticales et lexicales variées et qui comportent des aspects évaluatifs. A la différence de l'extrait précédent, le discours ci-dessus, en circulation dans le groupe social, est

cette fois rectifié, personnellement restructuré par le renversement du contenu des images figées. Ce guide thaï, accueillant des touristes français, prend position par rapport à un énoncé universel à valeur collective: le racisme français, auquel répond son énoncé personnel («pas toujours»). Le locuteur introduit cette modalisation pour contester cette pensée socialement construite tout en établissant une comparaison entre les Parisiens et les Français d'autres régions. Il accepte que ce cadre de référence énonce une certaine réalité française en décrivant des comportements négatifs de Parisiens qui, selon lui, prouvent que ces derniers sont bien racistes. Une partie du contenu n'est pas démentie par le sujet parlant, dans le but de préserver sa relation avec ses compatriotes qui s'attachent encore à ce contenu – le savoir circulant reste valable car encore valide dans certains cas: «mais pour les Parisiens, c'est juste». Mais, les contacts avec des touristes permettent au guide de transformer son image de la France. Les relations concrètes avec les «autres» contribuent à une actualisation de leur image, à une remise en question des stéréotypes préalablement évoqués. En conséquence, l'autre partie de la formule est soumise au changement en vue d'établir une relation privilégiée avec les membres du nouveau groupe dont le trait culturel négatif est neutralisé: ce n'est pas toujours vrai que les Français sont racistes. On peut voir une double stratégie en acte ici: l'acceptation de la légitimité des représentations transmises à l'intérieur de son groupe souligne l'effort du guide de préserver sa relation avec son propre groupe auquel sa loyauté est évidemment marquée, tandis que la modification de sa grille de lecture du réel marque une tentative de maintenir des contacts positifs avec l'autre groupe.

Extrait no 9

Les Français qui se considèrent supérieurs sont des gens qui restent en France, qui ne sortent jamais de chez eux, et non les gens qui voyagent.

Ce point de vue présente une image de type auto-catégorisation, puisqu'elle est produite par un Français qui juge l'ensemble de ses compatriotes. D'abord, il divise le peuple français en deux groupes: ceux qui ne quittent jamais leur territoire et ceux qui sortent de leur pays. De plus, pour lui, tous les Français ne se prennent pas pour des êtres supérieurs. Ce constat correspond à la perception du locuteur précédent, selon lequel le racisme n'est valable qu'en contexte parisien. De ce fait, on dirait qu'il existe une coïncidence entre une auto et une hétéroreprésentation², concernant la diversité des caractéristiques nationales.

2 L'auto-image représente un ensemble de traits par lequel un groupe social se définit en tant que tel et l'hétéro-image, un ensemble de croyances selon lequel ce groupe est reconnu par d'autres groupes.

Extrait no 10

Il est faux de croire que seuls les Français sont impatientes, je les trouve exactement comme les autres Européens. Les Occidentaux perdent facilement patience, ils vocifèrent volontiers. En fait, c'est ce que j'ai expérimenté.

Asiatique, le guide thaï classe ici le comportement négatif français dans la catégorie occidentale. Il atténue l'impatience des Français décrite par des actions peu appréciables («perdent facilement patience, vocifèrent volontiers») en la généralisant: «impatientes comme d'autres Européens». Le nom «les Français» sert encore une fois à marquer l'appartenance du groupe aux Européens, aux Occidentaux. Nous pouvons ainsi évoquer le processus d'appropriation et de réélaboration des pensées antérieures: le locuteur actualise une catégorisation socialement justifiée avec l'opposition entre le racisme des Parisiens et la gentillesse attribuée aux Français d'autres régions, puis insiste sur le fait qu'un trait culturel est pertinent tant pour les Français que pour les Occidentaux. Selon son argument, il n'est pas juste de ne dévaloriser que les premiers.

La prise de distance par rapport au stéréotype du racisme français signifie une remise en cause du savoir commun. L'énonciateur renonce à la grille d'interprétation de son groupe suite à sa nouvelle perception de la réalité: «En fait, c'est ce que j'ai expérimenté». Il nuance la formule toute faite au fur et à mesure que ses nouvelles connaissances s'enrichissent. La neutralisation de la formule donne par conséquent lieu à une reconstruction des connaissances préalables. La modification du schéma initial est inhérente à la mise à jour de l'expérience. La nouvelle formule est enfin mise en œuvre de manière individualisée:

Extrait no 11

D'après mon expérience, les touristes français sont curieux d'apprendre des choses, ils s'intéressent à tout, en particulier à la politique et à l'histoire. Ils sont attirés par les sites archéologiques. Ils passent du temps à aborder des sujets intéressants, à poser des questions. Les Français aiment enseigner, en particulier à celui qui sait leur langue. Les Canadiens sont sympathiques, craintifs et méfiants. Les Belges et les Suisses sont gais, attentifs, instructifs, ils aiment aussi poser des questions.

Dans ce discours, nous voyons comment la parole fige des représentations. En faisant allusion à «mon expérience», le guide définit l'identité nationale des quatre pays francophones avec des adjectifs qualificatifs positifs. Son interprétation, individualisée, ne se base pas sur un positionnement collectif mais sur une réflexion personnelle élaborée dans un processus d'argumentation et de vérification à partir de ses exemples concrets. Le locuteur s'affirme comme un expert par rapport à ses compatriotes, du fait qu'il a éprouvé le fondement des connaissances communes. C'est l'expérience vécue dans la pratique quotidienne qui lui donne le droit de modifier la vision, de justifier son nouveau cadre de lecture et de légitimer les certitudes qu'il a sur les autres.

Le rôle d'expert³ est également partagé par un Français qui travaille depuis des années à l'étranger et a beaucoup voyagé en Asie. Il est arrivé en Thaïlande il y a sept ans. Voici son témoignage:

Extrait no 12

Dans le concept, nous sommes supérieurs, nous sommes riches. Il y a des gens pauvres, aussi en Europe. En fait, on n'est pas supérieurs. Il y a des domaines où l'on est meilleurs que les Thaïs, mais il y a aussi des Thaïs qui sont meilleurs que nous dans certains domaines. Les Thaïs admirent la technologie française, qui est généralement considérée supérieure à la leur.

Cet expatrié commence par s'autocatégorieser en définissant l'identité nationale de son groupe, désigné par la pluralité catégorielle du «nous», même si cette identification ne reste que «dans le concept». Les énoncés répétés d'«il y a» véhiculent une dimension sociale qui est évidemment acceptée tant par «nous» désignant les Français que par «on» se référant aux Européens. La catégorisation franco-européenne s'oppose à la représentation asiatique dont fait partie la Thaïlande, marquée par le «ils». L'adjectif qualificatif «meilleur» est introduit comme une auto-hétéro-catégorisation commune entre Français et Thaïlandais qui sont meilleurs dans des domaines différents.

De ce commentaire ressort un processus de contradiction. Nous voyons ici un décalage entre une perception normative et une perception expérientielle de la «supériorité française». L'informateur n'est pas d'accord avec l'image conceptualisée par d'autres pour qui tous les Français sont riches et supérieurs, étant donné que dans la réalité, il y a aussi des pauvres dans les pays européens – bien entendu aussi en France. En tant qu'expatrié «expert», il restructure l'image de l'in-group en attribuant l'idée de la supériorité française accordée par l'out-group à l'admiration pour les progrès technologiques de la nation française. Cette expertise a donc ici une fonction argumentative par excellence.

2.4. Réajustement de la formule conventionnelle

Dans l'extrait suivant, le processus de mise à l'épreuve d'une croyance personnelle se termine par le recours à l'opinion courante:

Extrait no 13

Au début, je pensais que le fait d'être embauché suffirait, mais pas du tout. Les Français respectent les Thaïlandais, mais ils se méfient de nous. La méfiance des Français à l'égard des étrangers est un fait bien connu. Avec les Français, il faut qu'on fasse nos preuves. En fait, il s'agit de prouver que nous sommes des leurs, que nous les connaissons comme ils sont, que nous les acceptons pour ce qu'ils sont.

3 Pour la notion d'expertise cf. Furchner & Gülich (2001)

Cette locutrice attribue son comportement initial, son attitude envers l'autre groupe, à son opinion personnelle à laquelle elle s'attache pour interpréter la réalité. Le marquage temporel «au début» marque le commencement de l'évolution des certitudes que l'énonciatrice a sur l'Autre, ainsi qu'un changement de la formule choisie. Le sujet illustre son raisonnement en utilisant, au départ, son propre modèle «je pensais que». L'expression «mais pas du tout» prononcée par la suite indique l'aspect inadéquat de ce système de référence. A cause de cette rupture conceptuelle, la personne s'interroge sur la crédibilité de son critère interprétatif individuel. Par conséquent, dans l'intention de comprendre les attitudes des Français, elle recourt alors à l'expression préfabriquée: la méfiance des Français envers les étrangers est «un fait bien connu». La locution adverbiale «en fait» signale d'une part l'élargissement de sa vision et, d'autre part, le réajustement de la formule adoptée ainsi que le renforcement du pouvoir interprétatif de la formule commune partagée par son groupe. En ce sens, la pratique quotidienne confirme le schème de référence de la collectivité, qui suffit à décoder le comportement déroutant.

2.5. Rectification de la valeur référentielle

Au contraire, dans l'extrait suivant, le pouvoir interprétatif de la formule préconstruite est remis en question:

Extrait no 14

Tous les Français se contentent de travailler avec des gens qui connaissent bien leur pays et maîtrisent leur langue. Sur ce point je suis d'accord, il faut connaître les attitudes des gens avec qui on va travailler. En réalité, connaître les autres est une épée à double tranchant: d'un côté, elle sert à combattre les obstacles culturels, de l'autre, elle nous renferme dans un cachot plein d'idées. Il s'agit d'un paradoxe en fonction duquel, pour accepter quelqu'un, il faut d'abord le connaître. Mais le fait de connaître nous oblige à l'accepter pour ce qu'il est. Le fait de le connaître nous engage à accepter toutes ses habitudes, autant les bonnes que les mauvaises.

Ici, un autre sujet rend manifeste un travail de distanciation. La RS est réajustée par l'adoption d'une autre forme, plus autonome, d'interprétation. Il introduit un argument qui provient de son expérience quotidienne et qui traduit un rapport direct avec la réalité. Dans ce cas, il ne s'oppose pas à une propriété donnée («Tous les Français se contentent de travailler avec des gens qui connaissent bien leur pays et maîtrisent leur langue»), mais la met simplement à l'épreuve: bien connaître les gens peut aussi être un désavantage. Ce passage clé nous permet de saisir deux dynamiques identitaires en œuvre. La première s'articule autour d'un rapprochement entre «l'Autre» et «nous»; l'inscription du «je» dans l'anonymat du «on» traduit cette attitude. Dans l'objectif de valoriser cet esprit français et de dépasser le discours de stéréotypie, le locuteur développe un discours universaliste reconnu par tous: «il faut connaître les attitudes des gens avec qui on va travailler». A partir de

sa tentative d'explication, nous voyons que le comportement des Français face au travail correspond à une façon universelle de travailler qui mène au succès professionnel. La seconde dynamique met en scène la construction d'une nouvelle catégorie. L'introduction d'un autre aspect possible de la réalité constitue la stratégie que le sujet adopte pour ne pas démentir la vision que «nous» avons déjà sur l'Autre. Il est en effet vraisemblable qu'une autre perception du monde ait pour conséquence une modification de l'image initiale: «En réalité, connaître les autres est...».

2.6. Spécificités culturelles dans une catégorisation identitaire

Du côté français, c'est la timidité à la manière thaïe qui rend difficile l'établissement des relations franco-thaïes:

Extrait no 15

Ce sont les Thaïlandais qui gardent leurs distances. Ils sont trop timides pour parler librement avec nous. Ils parlent bien les langues, mais ils n'ont pas envie. Il existera pour toujours cette distance à moins que nous puissions parler thaï.

Dans son propos, le locuteur essaie de défendre ses compatriotes contre l'accusation de certains Thaïlandais qui leur reprochent de garder leurs distances, pour montrer par là que l'identité nationale du groupe auquel il appartient ne correspond pas aux critiques qui en sont faites par l'out-group. Il renforce son argumentation en attribuant un sens social à l'échec du contact interculturel. La timidité, caractéristique négative d'après l'informateur, est ainsi à l'origine d'une distance dans les relations interpersonnelles.

Dans le témoignage suivant, la difficulté provenant de la différence culturelle est envisagée d'avance:

Extrait no 16

Outre le fait qu'ils sont individualistes, peu disciplinés et assez chauvins, on m'avait surtout prévenu de l'esprit critique des Français. Nous, les Thaïlandais, nous sommes différents, nous nous voulons si peu agressifs que nous manquons d'esprit critique.

Cette réaction confirme le postulat de Triantaphyllou selon lequel «l'identité repose sur sa différence par rapport à l'Autre, sur son désir de s'opposer, de se distinguer et d'être soi» (2002, p. 7). La construction des stéréotypes bipolaires consiste à mettre en opposition l'in-group «nous» et l'out-group «ils». Nous trouvons ici une tentative d'auto-évaluation positive traduite par l'hétérocatégorisation négative: «ils... individualistes, peu disciplinés et assez chauvins». L'autocatégorisation est mise en relief par une forte accentuation: «nous, les Thaïlandais, nous sommes différents».

Ici, nous voyons apparaître non seulement une coïncidence entre un auto-stéréotype thaï et un hétérostéréotype français, mettant en évidence l'esprit critique des Français et le manque de cet esprit chez les Thaïlandais, mais aussi la ratification du cadre interprétatif de la collectivité: «on m'avait surtout

prévenu...» corroboré par l'expérience personnelle. Cette juxtaposition de deux formules interprétatives cohérentes permet au sujet parlant de décrire avec certitude de tels comportements significatifs français. A l'aide de «mes expériences précédentes», ce locuteur parvient à vaincre les difficultés et finit par avoir une «vie facile en France».

2.7. *Réalité mouvante dans le processus de verbalisation*

Des extraits cités, il ressort que l'asymétrie linguistique ne freine pas l'envie de rapprochement mutuel. A notre avis, ce sont plutôt les images négatives des autres qui empêchent de découvrir leurs qualités. Tandis que les Français jugent les Thaïlandais timides, ces derniers les considèrent comme racistes. Les Thaïlandais trouvent les Français arrogants, discriminatoires, alors que ces derniers s'estiment individualistes et indépendants. Lorsque les ressortissants de l'Hexagone qualifient la valeur d'une personne en fonction de la qualité du travail, le peuple du Siam subordonne sa carrière aux relations interpersonnelles. L'auto-attribution de qualités positives et la dévalorisation des caractéristiques de l'Autre entraînent par conséquent des images éloignées de la réalité autant sur soi-même que sur les autres.

Cette vision de l'identité nationale par l'Autre sert de point de comparaison, permettant de connaître les images que les deux nations se donnent l'une de l'autre et le regard qu'elles portent l'une sur l'autre. A partir de l'analyse de nos exemples, nous avons montré que le discours ne constitue pas seulement le lieu où apparaissent et se construisent les auto-hétéro-images, mais aussi l'endroit où l'identité et l'altérité entrent en conflit.

La mise en relation des stéréotypes bipolaires aboutit à une bonne compréhension réciproque à condition qu'il y ait cohérence⁴ entre auto et hétéro-représentations. Au contraire, si l'auto-attribution est apparemment en contradiction avec l'hétéro-attribution, cette distance conceptuelle peut occasionner des relations conflictuelles. Parfois, les problèmes relationnels dus au

4 Les discours qui suivent montrent, par exemple, une cohérence entre auto-images et hétéro-images françaises. Voici les images que les sujets français se font de leur pays et d'eux-mêmes: «les Français apparaissent *trop directs, trop brutaux*; cliché classique de l'image française: *pays de luxe*, reconnaissance de la haute technologie française, de son rôle sur la scène internationale». Les locuteurs thaïs considèrent les Français comme «Farangs (étrangers de race blanche), donc différents, parfois bizarres, difficiles à comprendre; individualistes, sous-développés au niveau de la maîtrise des sentiments, *très expressifs*». Ils se représentent la France comme «un beau pays très diversifié, un pays agréable pour son vin, *ses produits de luxe*; cette société est égalitaire et démocratique».

contraste des images entre deux cultures sont plus sérieux que ceux provoqués par les interférences linguistiques.

Même si l'acceptation de l'Autre dans sa différence est loin d'être une attitude spontanée, le choc des cultures dans une rencontre interculturelle, provenant de l'échec des schèmes d'interprétation de la nouvelle réalité quotidienne, pourra, dans certains cas, être évité si les participants à la conversation s'attardent sur ces différences et les respectent. Voici un dernier extrait de l'entretien avec un directeur français qui, après huit ans à Bangkok, constate qu'en tant qu'étranger dans un pays, on est nécessairement confronté à des coutumes inhabituelles. Ci-dessous, la solution qu'il propose:

Extrait no 17

Même si on connaît bien les Thaïlandais, on n'est pas sensible à tous les non-dits, à toutes les coutumes. Je ne veux pas être thaï plus qu'un Thaï. Chaque culture a son jardin secret. Il y a une barrière qu'un nouveau venu ne peut pas franchir.

Il y a des Français arrogants, il y a des Thaïlandais arrogants. C'est d'abord le respect de l'Autre qui prime. Lorsqu'on est hors du pays, on doit respecter la culture du pays où on est. Cela veut dire, que quelle que soit la structure sociale, la mienne est petite. On peut laisser les gens lire dans notre pensée. Comme je l'ai dit, chacun a son jardin secret et ses particularités. La façon de penser thaïlandaise est plus imperméable, moins facilement pénétrable. Si le but à atteindre est de mieux comprendre, de mieux communiquer, il faut voir le bon côté, il faut prendre le mauvais et le transformer en bon.

3. De la théorie à la pratique

Dans notre analyse, nous avons abordé le concept «culture» par opposition discursive entre «nous» et «eux». Nous avons vu une perspective de négociation avec l'Autre dans la mesure où l'Autre n'est pas seulement un objet de discours ou une source d'informations mais un co-acteur et co-producteur de la relation elle-même «co-construite». Cette relation est évolutive et modifiable, car elle est le résultat de communications interactives, dont le sens est quelque chose de partagé, d'intersubjectif.

Ce qui nous intéresse chez un représentant d'une culture n'est pas la culture elle-même mais les opinions qu'il a de la culture. La description du rapport à soi en fonction du rapport à l'Autre ne renvoie pas à la réalité mais plutôt à la façon dont nos sujets perçoivent, gèrent, organisent, évaluent cette réalité vécue individuellement ou collectivement.

Aux actes de perception, d'appréciation, de connaissance et de reconnaissance appartiennent les formes d'expression stéréotypées qui conduisent à l'attribution, à la catégorisation et au système de classement. Avec son rôle

sécurisant, *le discours de la collectivité* constitue un instrument linguistique et métalinguistique⁵ qui facilite la communication d'une part *intraculturelle* et d'autre part *interculturelle*.

Dans l'intraculture, l'ensemble de la «pensée courante» (Schutz, 1987), ou des «idéologies⁶» (Fischer 1990), largement diffusé au sein d'une communauté, sert d'outil symbolique collectif. A l'aide de tels schémas relativement stables et souvent implicites qui fonctionnent comme un cadre de description et d'interprétation socialement établi, les interlocuteurs appartenant à un même groupe parviennent à unifier et à harmoniser certaines interprétations diversifiées de situations sociales.

Dans le contexte interculturel, il fournit des explications rationalisantes et des arguments préliminaires face aux incompréhensions et aux difficultés de l'échange, ainsi que permet une attribution rapide et économique de sens à des comportements inhabituels, le tout comme réponse immédiatement accessible à un contexte déroutant. Comme le constatent Ladmiral et Lipiansky,

Ces modes de jugement tout faits, «prêts-à-penser», offrent un système d'explication rassurante parce que communément partagé, qui permet de faire l'économie d'une réflexion personnelle (1989, p. 138).

Cependant, il se peut que les situations qu'un acteur social vit au quotidien révèlent l'inefficacité de la construction sociale partagée à l'intérieur de son groupe, et qu'il découvre ainsi les limites de l'outil d'argumentation préconstruite. A un moment donné, il doit choisir entre modifier la grille de lecture du réel ou la remplacer par un nouveau schéma d'interprétation mieux adapté aux circonstances. Ce qui signifie que même si les représentations sont stabilisées vu qu'elles sont collectivement construites et socialement acceptées (nous les appelons les *représentations théoriques* – RT), elles sont modifiables suite à des expériences individuelles (nous les appelons les *représentations pratiques* - RP).

Ce modèle rappelle la distinction entre *représentation de référence* et *représentation en usage*. Py (2000, p. 14) avance que la valeur référentielle en tant qu'élément de la mémoire discursive constitue un point de repère commun à tous les participants. Elle entre en usage et évolue au fil de l'interaction. Proche de cette définition, notre réflexion part toutefois du fait

5 Les activités métalinguistiques ou métacommunicatives constituent des réflexions que l'individu mène, pour, par exemple, expliquer un dysfonctionnement interactionnel, réparer une panne de communication ou gérer un malentendu.

6 Fischer considère les idéologies comme «des formes systématisées de représentations qui fournissent une explication «rationnelle» et justificatrice du fonctionnement social» (p.47).

qu'une représentation, constituée d'idées, de concepts abstraits, reste théorique aussi longtemps qu'elle n'est pas exécutée d'une façon à la fois concrète et expérimentale. De ce point de vue, tandis que le couple RR et RU résulte de la socialisation de l'acteur avec la société et de sa prise de position par rapport aux normes sociales, le couple RT et RP met l'accent sur la conséquence concrète de la prise en contact du sujet avec la réalité réellement vécue.

Le point commun de ces deux couples reste sur l'idée d'une évolution continue de représentations. Au travers des interactions, l'individu se détache progressivement de connaissances théoriques à valeur conventionnelle en les adaptant au gré de ses expériences pratiques. De cette façon, un consensus collectif est remodelé et reconstitué, de manière à permettre une interprétation cohérente du référent en réunissant deux valeurs communément négociées et légitimement structurées (perception normative et perception expérientielle). C'est ainsi dans le processus d'ajustements de la RS d'une réalité mouvante que le sujet trouve ses propres conventions munies d'une valeur individuelle.

Bibliographie

- Abdallah-Preteuille, M. (1987). Prolégomènes à une pédagogie interculturelle. *L'immigration en France. Le Choc des cultures. Dossiers du centre Thomas Moo, Recherches et document*, 51, 197-204.
- De Pietro, J.-F. & Muller, N. (1997). La construction de l'image de l'Autre dans l'interaction. Des coulisses de l'implicite à la mise en scène. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, 65, 25-46.
- Fischer, G. N. (1990). *Le champ du social*. Paris: Dunod.
- Furchner, I. & Gülich, E. (2001). L'expertise des patients dans l'élaboration d'un diagnostic médical – Analyse linguistique d'entretiens avec des patients souffrant de crises épileptiques ou non-épileptiques. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, 74, 83-107.
- Gülich, E. (1997). Les stéréotypes nationaux, ethniques et culturels: une recherche pluridisciplinaire. In M. Matthey (éd.), *Les langues et leurs images*. (pp. 35-57). Neuchâtel-Lausanne-Paris: IRDP, éditions L.E.P. et la TILV éditeur.
- Ladmiral, J. P. & Lipiansky, E. M. (1989). *La communication interculturelle*. Paris: Armand Colin.
- Mondada, L. (1998). De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en contexte. *Cahiers de praxématique*, 31, 127-148.
- Py, B. (éd.). (2000). Représentations sociales et discours. Questions épistémologiques et méthodologiques. *TRANEL*, 32.
- Py, B. & Oesch-Serra, C. (1993). Dynamique des représentations dans des situations de migration. Etude de quelques stéréotypes. *Bulletin CILA*, 57, 71-83.
- Schutz, A. (1987). *Le chercheur et le quotidien*. Paris: Méridiens Klincksieck.
- Triantaphyllou, A. (2002). *Pour une anthropologie des échanges éducatifs. Ethnographie filmique de rencontres entre jeunes Européens*. Berne: Peter Lang.

Yanaprasart, P. (2000). *Langue et culture dans l'enseignement du français en Thaïlande*.
Thèse de doctorat en linguistique appliquée, Université de Neuchâtel.